

# L'étudiant marxiste

organe de la fédération des étudiants marxistes

CORRESPONDANCE :  
87, AV. VANDERAËY, UCCLE-BRUXELLES.

ABONNEMENT :  
Etudiants : 5 francs. — Non étudiants : 10 francs.

## EDITORIAL 1933

Noël fut pendant la guerre un signe de fraternité; si malgré nos efforts, elle éclate encore ici, nous n'attendrons pas une fête religieuse pour fraterniser avec l'armée « ennemie ».

Nous préparons l'opinion jusqu'ici indifférente des « poils »; nous avons librement examiné, sous tous ses angles, la situation et nous donnons raison au marxisme : Nous sommes avec le prolétariat, classe de l'avenir, contre les possesseurs monstrueusement riches. Nous ne conservons pas l'objectivité d'un appareil

récepteur, mais nous avons analysé, et nous voulons bâtir, non pas une cabane replâtrée sur du sable, mais, sur un roc de granit, une grande et solide maison : la révolution balayera les parasites, la réforme jamais; la comédie électorale qui vient de finir le prouve.

Nous continuons notre propagande; notre espoir n'est pas d'être un jour député, mais qu'un jour l'homme soit libéré, matériellement d'abord, spirituellement ensuite.

L'ETUDIANT MARXISTE

## Les fraternisations de Noël pendant la guerre

Lettre de Karl Aldag, étudiant allemand en philologie, né en 1889, tué le 15 janvier 1915, près Fromelles. (Extrait des « Documents bleus », librairie Gallimard) :

» 3 janvier 1915. — J'ai allumé ma pipe et me voilà assis à la table, dans notre étable, pour écrire aux miens qui attendent certainement un signe de vie. La pipe est bonne et le vieux troupien va bien. La Saint Sylvestre a été fêtée ici d'une manière très originale. Un officier anglais s'est présenté avec un drapeau blanc, pour solliciter une trêve de 11 heures à 3 heures, afin d'enterrer les morts. Il y avait eu de violents combats un peu avant Noël, les Anglais avaient perdu beaucoup de morts et de prisonniers. La trêve est accordée, et on est content de ne plus voir les cadavres. Mais la trêve s'est prolongée. Les Anglais sont sortis de leurs tranchées et sont venus jusqu'au milieu du terrain; ils ont échangé des cigarettes, des conserves, même des photographies avec les nôtres; ils ont dit qu'ils ne voulaient pas tirer. Tout est donc tranquille, chose bien extraordinaire. Eux et nous pouvons aller et venir sur la couverture de la tranchée.

» Cela ne pouvait pas durer, et nous leur avons fait dire de rentrer dans leur tranchée, parce que nous allions tirer. L'officier a répondu qu'il regrettrait, que les hommes n'obéissaient pas. Ils disent qu'ils en ont assez de coucher dans des trous pleins d'eau, que cela ne sert à rien, que la France est fichue tout de même. Il est vrai qu'ils sont beaucoup plus sâles que nous, ils ont beaucoup plus d'eau dans la tranchée et plus de malades. Ils font grève, en simples mercenaires qu'ils sont. Naturellement, nous n'avons pas tiré, car notre boyau qui va du village à la ligne de feu est plein d'eau aussi, et nous sommes contents de pouvoir circuler sur la couverture sans danger. Qui sait ? Peut-être toute l'armée fait-elle grève et dérange ainsi les plans de ces messieurs de Londres ?

» Nos lieutenants sont allés de l'autre côté et se sont inscrits dans un album des officiers anglais. Un jour un de ceux-ci est venu nous avertir de nous mettre à couvert, parce que le commandement supérieur avait donné l'ordre de bombarder nos tranchées. L'artillerie française, en effet, a ouvert un feu très violent, mais sans nous causer de pertes.

Le 31 décembre, nous avons convenu de tirer des salves à minuit. La soirée était froide; nous avons chanté, ils ont applaudi. (Nos

tranchées sont à 60-70 mètres des leurs). Nous avons joué de la guimbarde, ils ont chanté, nous avons applaudi. J'ai demandé ensuite s'ils n'avaient pas d'instruments de musique, et ils sont allés chercher une cornemuse. Ils ont joué et chanté les beaux airs mélancoliques de leur pays : c'est la garde écossaise, avec les petites jupes et les jambes nues. A minuit, les salves ont éclaté des deux côtés en l'air !... On a brandi des torches et crié hurra. Nous nous sommes fait un grog... C'a été une vraie St-Sylvestre, comme en temps de paix... »

## Après la bataille

C'est sous ce titre que paraît dans le « Peuple » du 5 décembre l'article du « citoyen » Louis Bertrand.

Article qui nous permet de montrer un des aspects du « socialisme » Des Louis Bertrand, Piérard, Vandervelde et Cie. Quoique dans ce même journal les social-traitres demandent « un peu de pudeur », Louis Bertrand en manque complètement.

Jugez-en :

« Dans cette bataille le Parti socialiste a vu se dresser devant lui toutes les forces de la bourgeoisie, les réactionnaires, les petits, aveuglés, et les moscouitaires. »

Ceci sans commentaires, n'est-ce pas.

Et le citoyen Bertrand de se plaindre des calomnies répandues par les cléricaux.

« Le socialisme, disaient-ils, c'est la révolution. »

De cela le citoyen Bertrand se défend bien. Comment ! lui, faire la révolution. Quelle insulte.

Puis, « M<sup>o</sup>ssieur » Bertrand entonne un chant de victoire. Le P. O. B., paraît-il a gagné beaucoup de voix. Nous ne le contestons pas. Mais où les socialistes ont-ils pris ces voix ? Cela, Monsieur Bertrand ne nous le dit pas. Eh bien, ces voix, le P. O. B. les a prises du côté de la bourgeoisie et surtout de la petite-bourgeoisie libérale. Mais d'autre part le P. O. B. a perdu deux sièges au profit du Parti communiste, dont l'influence va toujours croissant chez les prolétaires belges.

Ainsi le P. O. B. est plus que jamais le Parti Ouvrier de la Bourgeoisie.

Ce qu'il fallait démontrer.

R. V.

## L'Activité des Sections

BRUXELLES. — Nos séances d'étude.

On sait l'intérêt croissant qu'ont porté les étudiants au cycle de conférences organisé par la section sur la grève des mineurs. Aussi était-ce une nombreuse assistance qui suivit les deux dernières causeries, auxquelles nos camarades De Tollenaere et Possot Marcel traitèrent de la grève. Les orateurs rappelèrent le

développement historique du mouvement de la rôle joué au cours de celui-ci par la social-démocratie. L'intensité de la répression et la résistance héroïque du prolétariat au cours de ces graves événements furent particulièrement soulignées. Fallait-il faire la grève générale ? Devait-on la préparer ou était-il préférable de mener l'offensive au moment où la colère des masses stupéfiait la bourgeoisie ? Autant de questions qui soulevèrent une discussion animée et permirent de confronter les différents points de vue.

## L'Étudiant belge et la Guerre

### TOUT LE MONDE VOUS A PARLÉ DE LA CRISE

On vous a dit que la Belgique était peu atteinte, à cause de son régime de démocratie et de liberté. On vous a parlé du snobisme de la crise, vous avez porté l'insigne souriant de la « Semaine de l'optimisme » et un autre où il est écrit « ne me parlez pas de la crise ». Et, pourtant, vous qui ne voulez pas de la guerre, vous qui serez massacrés demain pour le bénéfice des marchands de canons, vous devez lutter contre la guerre; pour cela, étudiez la situation. Voyez d'où viennent les guerres, quelles sont les causes profondes de la dernière boucherie mondiale. Ayant analysé ces causes, ayant reconnu que le conflit militaire n'est que l'aboutissement du conflit économique, comment pouvez-vous rester indifférents envers les responsables de ces crimes monstrueux, envers le haut capitalisme et ses pantins de ministres et de parlementaires.

Vous pourrez dire qu'ici la tyrannie capitaliste n'est pas excessive, que notre royaume belge est toute démocratie et toute liberté.

Mais demandez aux 500,000 chômeurs belges, si la crise est un mot; demandez aux mineurs du Borinage si oui ou non on diminue leurs salaires, si la répression ne les a pas l'immense colonie asservie par l'impérialisme belge soit passé de 30 millions à 13 millions de nègres en 20 ans ?

La brutalité bourgeoise arrache son masque dès qu'elle sent l'insuffisance de l'hypocrisie : sa dictature s'affirme, la répression se renforce et les interdictions pleuvent : « L'Humanité », journal du parti communiste français est encore interdite.

Quellement atteints lorsqu'ils s'étaient levés en masse pour la défense de leur pain. Pourquoi interdit-on aux nègres importés en Belgique de retourner au Congo ?

### ON A PEUR QUE LA VERITE SOIT CONNUE DU PEUPLE

On ne se contente pas des interdictions, mais on contamine l'opinion publique par des mensonges et des calomnies sans cesse renouvelés : un jour, l'assassin de Doumer est un communiste, écrit la « Nation belge » Puis l'« Indépendance belge » annonce à grand bruit que Staline abandonne toute tentative d'économie collectivisée.

Et, plus récemment encore, c'est le « Peuple » qui fait chorus dans le concert bourgeois des imprécations antisoviétiques, par ses articles de Dewinne et de Jugow. Et pendant que la presse pourrie, aux mains des conservateurs, essaie de détourner l'attention des masses, la crise continue, l'hiver approche et 25 millions de chômeurs traînent sur les pavés des villes du monde entier; aux contradictions monstrueuses de la crise cyclique viennent s'ajouter les symptômes d'un mal plus profond, d'une contradiction plus formidable encore : en face du monde capitaliste, dont le commerce a baissé de 58 p.c. en 3 ans, dont la production de 1931 est inférieure d'un cinquième à celle de 1913, se dresse l'Union soviétique, où il n'y a plus de chômeurs, où la production économique sans cesse ascendante permet l'établissement d'un budget et où les dépenses de guerre n'interviennent que pour 5 p.c. (Een France, 35 p.c.; au Japon 65 p.c.). En face de cet exemple, l'union des capitalistes se resserre, on préconise un nouveau blocus, et la haine des capitaines de trusts entre eux, est moindre encore que leur haine commune contre les travailleurs russes qui donnent au monde l'exemple du salut.

### UNE GUERRE MONDIALE MENACE

Souvenez-vous le Changai et le Chapei; la Mandchourie est occupée, première étape vers la conquête de la Sibérie par le Japon.

« A la vieille société bourgeoise avec ses classes et ses antagonismes succèdera une association dans laquelle le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. »

Karl Marx.

A Genève on parle de désarmement, et des ouvriers désarmés manifestant contre une provocation fasciste sont assassinés.

Nous en appelons surtout à vous, étudiants socialistes. Briserez-vous votre fusil comme l'indique l'insigne que vous portez, si une guerre éclate ? ou bien l'emploierez-vous contre ceux qui vous mobilisent et restent lâchement en arrière ?

La révolution n'est plus une affaire de sentiments, comme en 89. Il faut la faire scientifiquement; pour cela il faut connaître la situation économique, il faut s'organiser, être prêt à toute éventualité.

Etes-vous prêts, vous tous qui demain serez massacrés ?

Non, mille fois non.

Vous vous laissez endormir, chloroformer, anesthésier par les promesses d'un gouvernement réactionnaire, et par les mensonges de la presse.

### TOUS A L'ACTION

Parce qu'une guerre vous semble impossible, vous ne bougez pas, vous restez là bêtement et, de même que vous suivez le drapeau tricolore dans les cérémonies patriotiques, et ceux des cercles facultaires à la St-Verhaegen, en criant « à bas la calotte » (sauf du soldat inconnu), ainsi demain, vous vous laisserez égorger comme des moutons, sans même regarder ceux de l'arrière qui vous envoient à l'abattoir. Et ces embusqués, vampires à la Coppée, qui tirent profit de la chair à canon, vous trouvez qu'il faut les laisser là, tranquillement ? Vous voudriez faire appel à leur clémence, alors qu'ils sont engagés dans un engrenage économique inexorable — engrenage économique qui maintenant se rouille et se détraque malgré tous les optimismes.

La solution capitaliste de la crise est la guerre, une guerre impérialiste mondiale, qui dévorera l'excès des marchandises et l'excès des hommes, l'armée des chômeurs.

Le congrès mondial contre la guerre, convoqué par Romain Rolland et Henri Barbusse a voulu réunir contre le danger monstrueux tous les hommes de bonne volonté, tous les délégués des masses sur qui retomberait la guerre; nous demandons à tous ceux qui comprennent et veulent sincèrement lutter, de nous envoyer leur adhésion à un meeting de jeunes que nous préparons en collaboration de front unique avec les Etudiants socialistes, meeting où nous comparerons les méthodes de lutte contre la guerre, afin que demain ne nous trouve pas désorganisés.

Tous à l'action, immédiatement.

L'ETUDIANT MARXISTE

N. B. — Nous avons invités les organisations de jeunes qui suivent à collaborer avec nous pour ce meeting, qui aura lieu probablement en janvier.

- 1) Etudiants socialistes (ont voté leur accord en assemblée générale);
- 2) Jeunes gardes socialistes;
- 3) J. O. C.;
- 4) Jeunesses communistes;
- 5) « Pax » universitaire;
- 6) Ligue mondiale de la jeunesse;
- 7) La Parole universitaire;
- 8) Objecteurs de conscience;
- 9) V. O. S.;
- 11) Marxistische Studentenkring;
- 11) Bloc d'Action européenne.

Les organisations non pressenties sont priées de nous écrire, nous leur enverrons la documentation, et les inviterons à des réunions préparatoires; rappelons que le bureau sera constitué uniquement d'orateurs d'accord avec le manifeste issu du Congrès mondial contre la Guerre.

E. M.

# MÉDECINE SOCIALE

Le Cercle de Médecine Sociale qui vient d'être fondé à l'U. L. B. organisait samedi 3 décembre, à la Maison des Etudiants, une causerie par M. le Dr R. Sand, Secrétaire de l'Office International d'Hygiène. Un de nos membres nous envoie le compte rendu de cette intéressante conférence.

La Médecine Sociale demande avant tout à être définie; d'abord, par médecine, nous entendons l'ensemble de la médecine curative et préventive. Notre rôle sera d'examiner la médecine dans ses rapports avec les conditions sociales et ses applications au domaine social.

La façon la plus ancienne d'envisager la médecine sous cet aspect est la « médecine du travail ». Nous devons, dans ce domaine, à Paracelse (*De morbis metallensis*), à Agricola (*Bauer*) dans un traité des maladies des mineurs, et à Ramazzini (*Médecine Professionnelle 1715*), les premières notions de cette nouvelle science.

Vint ensuite Taylor qui modifia les conditions de travail et proposa des mesures d'hygiène industrielle nouvelles.

A Londres fut créé plus tard un institut de psychologie industrielle.

Nous diviserons les maladies professionnelles en deux catégories :

1° les spécifiques, telle par exemple, la maladie qui atteint les ouvriers des caissons. C'est une embolie causée par une trop brusque variation de la pression extérieure de l'air.

2° les non spécifiques telle la phytysie qui atteint les tailleurs. Ces artisans qui travaillent généralement dans une atmosphère viciée, que respirent de la poussière et restent dans une position défavorable pendant leur travail, sont en effet peu aptes à résister au développement de la maladie.

Ici intervient aussi la « sélection professionnelle » : en effet, il est rare que des hommes forts et résistants choisissent ce métier sédentaire qui reste donc surtout le domaine de travailleurs débiles, faibles et souvent même infirmes.

Nous en arrivons naturellement à préconiser une Hygiène du Travail : le conditionnement de l'usine, celui de l'habitation de l'ouvrier et une éducation du travailleur.

Cette Hygiène du Travail est inséparable de l'Hygiène Sociale.

Deux domaines de la Médecine Sociale et de l'Hygiène prirent rapidement un essor particulier :

La protection de l'enfance et la lutte contre la tuberculose. En effet, nous verrons plus loin que la mortalité infantile et la mortalité par tuberculose sont les plus importantes.

Dufour, de Fécamp, crée les « gouttes de lait », institution tendant à fournir aux enfants peu fortunés du lait frais, pur et en quantité suffisante pour permettre une croissance normale. Ces institutions entraînent le découragement de l'allaitement maternel.

Budin innova ensuite les « consultations de nourrissons » avec infirmières visiteuses.

Contre les ravages de la tuberculose, Calmette, de l'Institut Pasteur, institue les dispensaires antituberculeux.

Ces dispensaires répondent à deux buts : donner au malade des conseils, des médicaments et les possibilités matérielles de se guérir après leur sortie de l'hôpital; ce fut lui qui en vue d'enrayer par les mêmes moyens le développement du mal.

C'est avec Malvroze, qu'en Belgique se répandent les dispensaires antituberculeux, anti-syphilitiques, anti-ankylostomiasiques.

Examinons maintenant la Pratique Sociale de la médecine : Richard Calot, de Boston, s'inquiéta le premier du sort des malades guéris après leur sortie de l'hôpital : ce fut lui qui institua un « service social hospitalier ».

C'est à l'origine qu'il fallait détruire le mal ! par exemple, il fallait éviter qu'un malade, après sa guérison ne retombe dans les conditions qui avaient amené sa maladie : habitation malsaine, intérieur défavorable, conditions matérielles d'existence insuffisantes.

Il faudra donc faire deux diagnostics, un social et un médical, et appliquer deux thérapeutiques.

A citer parmi les autres branches de la médecine sociale : l'anthropologie sociale, la pathologie sociale (Eward), la médecine légale et la criminologie (Lombroso).

La Biologie, par la génétique, apporte à la médecine sociale d'importantes notions. Les découvertes de Mendel et de Galton amenèrent la conception d'Eugénique et de sélection qualitative de l'espèce humaine.

La Psychologie (Cattelle et Binet), la psychologie quantitative et les fertiles tests psychologiques, la psychologie de l'inconscient (Freud), la psychologie sexuelle et celle de l'enfant sont autant de sources, également, de la médecine sociale.

Evidemment, la médecine sociale puise aussi ses matériaux dans la Sociologie (Ketelet, Physique sociale; Auguste Comte).

Tout d'abord, en ce qui concerne la « Démo-

graphie sociale », il existe en Allemagne des Académies de Méd. Soc., et des chaires à Lille, Strasbourg, Rome, Naples, Zurich, Berlin, Vienne, Prague, etc. A Milan, une remarquable Clinique du Travail. En Belgique, le cours de Médecine Sociale n'existe pratiquement pas. En U.R.S.S. toute la médecine est devenue sociale.

Les sources de la démographie sociale sont : le recensement de la population (cf. *Annuaire statistique*). Les enquêtes et rapports de diverses œuvres et commissions (enquêtes itinérantes, par questionnaires et par dépouilles).

Enfin, les précieuses monographies. Dans ce domaine, l'Angleterre a fait de formidables efforts : des monographies ont été établies pour York et même pour Londres : classification des 5,000,000 d'habitants de cette ville par quartiers, maison par maison, avec rapport détaillé des conditions matérielles et morales de chaque habitant.

Par ce côté, nous le voyons, la question se rattache à l'«Urbanisme» (étude de la croissance, du développement et des fonctions des villes).

On a fait aussi, par des biographies et des enquêtes des monographies familiales (Le-play) importantes dans les questions de tares héréditaires.

Mais examinons maintenant la démographie sociale et la démographie sanitaire :

Tout d'abord, l'ensemble de la population peut être divisée en population active (45 p.c. en Belgique) qui travaille, et passive, qui ne travaille pas (comprendant en outre les femmes de ménage).

La population active comprend une certaine proportion de salariés :

En France (pays agricole) .....	54 p.c.
En Allemagne .....	65 p.c.
Aux Etats-Unis .....	73 p.c.
En Belgique .....	74 p.c.
En Autriche .....	84 p.c.
En Gr. Bretagne (Ecosse et Angl.)	90 p.c.

Nous voyons, par exemple, en Angleterre, la grande dépendance de la population du régime industriel.

D'autre part, en Belgique 97 p.c. de la population active a un revenu annuel inférieur à 25,000 fr.; 2 p.c. de la pop. active a un revenu annuel compris entre 25 et 50,000 fr.; 1 p.c. a un revenu supérieur à 50,000 fr.

En Chine du Sud, 50 p.c. de la population gagne moins que le minimum nécessaire pour la nourriture, donc, famine.

De l'examen de ces quelques données, nous arrivons forcément à la notion de classes sociales :

- 1) Classe indépendante : grands bourgeois;
- 2) Classe moyenne : instituteurs, employés, petits commerçants, artisans;
- 3) Classe ouvrière : ouvriers salariés prolétaires.

Ces classes sociales sont sensiblement réparties comme suit (en p.c.) :

	Danem.	Et. Un.	Belg.	Angl.
Cl. indép. ...	6	2	2	2
Cl. Moyenne ...	42	31	36	20
Cl. ouvr. ...	52	67	62	78

Si maintenant nous faisons de la démographie sanitaire, nous remarquons tout d'abord que la durée de vie moyenne a doublé depuis le XVIIIe siècle. Elle était alors de 30 ans, elle est actuellement de 64 ans (56 ans en Belgique).

Parmi les causes de décès on peut distinguer :

- 1) Causes extérieures : accident, suicide, crime;
- 2) Causes infectieuses;
- 3) Les autres causes.

En 1700, à Londres, sur 100 décès : 1 était dû à des causes extérieures; 46 étaient dus à des causes infectieuses; 53 étaient dus à d'autres causes.

En 1930, en Nouvelles Zeelande (le pays le plus avancé au point de vue d'hygiène sociale, après l'U.R.S.S.) :

- 8 étaient dus à des causes extérieures;
- 10 étaient dus à des causes infectieuses;
- 82 étaient dus à d'autres causes.

Donc, grâce à l'hygiène sociale, les décès par causes infectieuses ont diminué dans la proportion de 46 à 10.

Or, ce sont ces maladies infectieuses qui sont les plus graves puisqu'elles atteignent les enfants et les jeunes. Les autres causes de décès (cancer, artério-sclérose, vieillesse, etc.) atteignent les vieillards surtout, et ont, par conséquent, relativement moins d'importance.

Nous remarquons que dans l'ensemble de la population il y a 50 p.c. de cas de morbidité ou d'invalidité; il y en a 38 p.c. dans l'ensemble des recrues de 1932, en Belgique.

En outre, sur 100 enfants conçus, 80 naissent et vivent.

A 20 ans, il en reste 67 dont 40 sont valides; à 40 ans, 58 dont 30 valides.

L'Anthropologie sociale nous apprend d'au-

## Une conférence de Delaisi à la Maison des Poils

Mardi 22 novembre, le G. U. B. S. D. N. organisait une conférence de l'économiste français bien connu Francis Delaisi. L'orateur évoqua d'abord l'optimisme de 1928, optimisme dont le porte-parole en France était Tardieu lui-même et la surprise provoquée en 1929 par la crise agricole en Europe orientale et industrielle en Europe occidentale. Ces deux crises ont leur origine aux U. S. A., où, par l'inflation du crédit, il y eut rapidement sous-consommation des capitaux à l'intérieur, d'où nécessité de les placer au dehors: ceci explique les prêts américains aux grosses industries européennes. Le crédit est alors dans sa phase d'expansion, puis bientôt de surproduction: si on prend comme chiffre de base d'exportation de capitaux 100 en 1926, nous constatons 166 en 1927 et 170 en 1928. Alors c'est le dégonflement.

Les causes de ce dégonflement ? En huit ans, la surface en blé a augmenté dans des proportions considérables et, de plus, on a perfectionné les moyens de récolter: on on utilise, au Canada et au U. S. A., les fameuses « combinats » fauchant le blé et le mettant en sac, (en neuf minutes faisant le travail d'un ouvrier en huit heures!) Cette surproduction provoque un fléchissement des valeurs. Pour maintenir les cours, les producteurs mettent en stock le quart de leur production.

Malgré tout, les prix restent très bas, et les Balkans ne résistent pas à la concurrence; en août 1930, le Crédit Continental de Vienne saute. Comment de New-York la crise a-t-elle pu s'étendre si loin? Les banques américaines prêtaient des dollars à la Reichsbank. Celle-ci prêtait alors des marks, des couronnes, des leus ou des dinars aux villes d'Allemagne et d'Europe Centrale, qui voulaient construire, ou aux usuriers de village qui les prêtaient à leur tour aux paysans. Ceux-ci avaient besoin d'argent pour payer leurs machines agricoles; mais, battus à l'exportation par les Américains et les Canadiens, ils ne pouvaient plus vendre et, par conséquent, n'achetaient plus à l'industrie. C'est ici que l'on peut constater l'interdépendance économique du monde moderne, interdépendance plus forte que les lois mêmes de la concurrence: les Allemands, créanciers de l'Autriche, lui proposèrent l'Anschluss. Mais cela fut refusé, comme on sait. Berlin saute à son tour, demande aide à Londres, puis à Paris. Refus des deux côtés.

On va trouver Hoover: c'est le coup de théâtre du moratoire.

Enfin, l'Angleterre, gênée à son tour, emprunte 10 milliards à 7.50 p. c. à la France. Mais son ministère national veut une autre solution: impôts, réduction des fonctionnaires autres des marins de la flotte de guerre; mais ceux-ci protestent par la mémorable grève d'Invergordon.

Pour rembourser son emprunt, l'Angleterre doit exporter des livres; alors, le 21 septembre 1931, la livre sterling tombe; consterna-

tre part, que, quelle que soit la mesure que l'on prenne, anatomique, physiologique, psychologique, on trouve toujours une défaveur chez la classe pauvre.

Or, nous ne remarquerons cette défaveur qu'à partir de l'âge de 2 ou 3 mois; cela nous indique que les enfants sains (donc sans tares héréditaires) ont le même potentiel à leur naissance, quelle que soit la classe sociale à laquelle ils appartiennent.

La Pathologie sociale nous donne aussi de précieuses indications. Si nous comparons, à Bruxelles la 3e division (quartier populaire des rues de Flandre et Ste Catherine, quartier de N.-D. au Rouge et rue d'Anderlecht, etc.) à la 6e division (avenue Louise), nous remarquons :

	3e div.	6e div.
Natalité .....	9	5
Mortalité .....	14	8
Mortalité infantile .....	113	32
Mortal. pr mal. transmiss. ....	3.7	1.6
Mortalité pr tuberculose ...	17	3

Ces statistiques sont éloquentes.

Ce n'est qu'en Angleterre que l'on ait fait des statistiques officielles par classes :

Mortalité infantile :	
Cl. indép. ....	48
Cl. moyenne .....	70
Ouvr. qualifiés .....	97
Ouvr. semi-qualifiés .....	113
Ouvr. non qualifiés .....	123

La courbe a la même allure pour la natalité et la tuberculose.

Cette statistique encore se passe de commentaires.

Il y a des maladies spéciales aux riches: goutte, suicide, prostatite, appendicite, gravelle, etc., causées surtout par les intempéran-

ces alimentaires, etc.

tion dans le monde: beaucoup de pays abandonnent l'étalon or.

Nous voyons même des commerçants revenir aux échanges en nature (tissus contre taureaux!) Les commandes diminuent à cause des contingentements et les premiers frappés sont les ouvriers; le gouvernement français, par exemple, frappe le quintal de blé de 80 fr. de douane, parce que le blé français des petits paysans revient à 150 fr. le quintal; de la sorte, le quintal de blé américain, qui coûtait 80 fr., coûte 160 francs.

Le pain coûte au consommateur deux fois plus cher qu'il ne pourrait l'avoir!

En résumé, le commerce mondial a baissé de 58 p.c. en trois ans.

Il y a en Europe 12 millions et demi de chômeurs et en U. S. A. 11 millions et demi. Delaisi préconise une solution d'entente internationale pour remédier à cet état de choses, et il fait appel à tous pour aider à sauver ensemble le monde.

Conclusion pour le moins étonnante après une conférence très à gauche. Dommage que la conférence des G. U. B. S. D. N. n'était pas contradictoire!

Nous voulions poser ces quelques questions :

1° Est-il exact que l'U.R.S.S. a la plus forte production industrielle d'Europe?

2° Que l'U.R.S.S. a la plus forte production mondiale de fonte et de tracteurs. (Le « Soir » lui-même a reconnu, dans sa chronique économique de sixième page, que l'U. R. S. S. avait augmenté, en 1932, sa production de fonte de 27 p.c., alors que le reste du monde déclinait; 18 millions de tonnes en août contre 16 millions et demi en U. S. A.)

3° Est-il vrai qu'il n'y a pas de crise de surproduction. L'institut allemand pour la recherche de la conjoncture, organe bourgeois pourtant, constate que la production mondiale de 1931 est inférieure de 20 p.c. à celle de 1913!

4° Les chômeurs, victimes innocentes de la crise, ont-ils envie de sauver ces criminels financiers responsables de leurs souffrances?

5° Y a-t-il des chômeurs en U.R.S.S.?

Jean CAMION.

### Délégués de la F.E.M. à l'U. L. B.

Philo: Ledent.

Droit: Possoz.

Sciences: Piron et Bodson.

Médecine: Molitor (doctorat), Lambelin, Meur, Twisselmann et Du Menil (candidatures).

Polytech.: Poulet et Maenhaut.

Solvay: Weysen.

L'ETUDIANT MARXISTE est en vente à Bruxelles: Maison des Etudiants; Editions Socialistes, 59, rue des Alexiens; Les Temps Nouveaux, 6, rue d'Assaut.

Aussi l'obstruction intestinale, le ramollissement cérébral, les affections cardiaques et l'artério sclérose.

Le cancer des parties non exposées est également fréquent dans toutes les classes sociales.

La léthargie et la morbidité sont plus fortes pour la classe pauvre. Quelles sont les causes de cela?

Deux interprétations sont possibles :

1) Il y aurait hérédité, dans ce cas il eût été impossible de changer la mortalité par des conditions sociales nouvelles. Cela est vrai en partie pour les dégénérés (classe submergée);

2) Influence du milieu, facteur social.

Que préconiser? Une hygiène sociale. Par l'Eugénique: élimination de la « classe submergée ». Hygiène du travail, de l'usine, législation du travail, orientation professionnelle.

Facteur domestique: économie domestique et habitations améliorées.

Facteur économique: salaires constants et suffisants.

Facteur sanitaire: hygiène publique, services sanitaires et de protection sociale.

Conclusions: la médecine sociale n'est pas encore une science très classique. De toute son étude se dégage un principe: la Société perd à l'inégalité biologique, dès qu'un de ses membres descend en dessous d'un minimum de ressources matérielles et intellectuelles. Il faudra donc éviter cette descente en dessous de la moyenne.

L'orateur répondit ensuite à diverses questions dont je retiens celle-ci: la classe dominante n'a permis le développement de la médecine sociale que dans son propre intérêt, ce n'est donc que par une révolution sociale qu'on pourra donner à la médecine sociale sa vraie signification humaine.

P. LAMBELIN

## Un délégué en U.R.S.S. de notre Fédération nous communique ses impressions

(Suite et Fin)

### MOSCOU

La capitale de l'U.R.S.S. contraste singulièrement avec Leningrad. Cette dernière, centre névralgique de la révolution d'octobre a quelque mal à se relever de ses ruines. L'état d'abandon dans lequel l'avait laissée le tsarisme, joint à une situation plus isolée, en a fait une sorte de ville morte.

Moscou, au contraire, plus pittoresque et plus animée, donne dès l'abord une impression de grande sécurité matérielle; la vie y semble plus facile.

### PARC DE CULTURE ET DE REPOS

L'organisation de la vie collective dont nous avons vu un aspect dans l'institution des maisons de repos et des clubs ouvriers est réalisée sous une forme beaucoup plus élargie dans le parc de culture et de repos. Le parc de culture est l'endroit où se trouvent centralisées des distractions de toute sorte : spectacle de plein air, théâtres, concerts, danses, etc...

Des aménagements très complets permettent de s'y livrer également à différents jeux et exercices sportifs (tennis, handball, gymnastique, etc.).

La pratique rationnelle des sports que l'on constate ici provoque une impression de force calme, de robuste santé, de sain épanouissement que l'on trouve rarement dans nos pays où le sport n'est trop souvent qu'abrutissement ou snobisme.

### MAISON DES PAYSANS

Cette institution très intéressante permet aux paysans qui viennent dans la capitale d'être logés et nourris gratuitement ou moyennant un prix très minime.

Un musée très complet et composé d'une manière essentiellement didactique enseigne aux paysans à reconnaître les maladies de leurs bêtes et comment les traiter, leur apprend les méthodes modernes de culture et la manière de se construire des habitations hygiéniques. Les paysans peuvent recevoir dans cette maison des consultations vétérinaires et entendre des conférences.

La maison comprend en outre une crèche et un cabinet de consultations médicales.

### COMMUNAUTE D'ETUDIANTS

Nous sommes allés en U.R.S.S. pendant la période des vacances scolaires et n'avons pu, par conséquent, visiter d'écoles si ce n'est un jardin d'enfants, très bien aménagé d'ailleurs, dans le parc de culture de Moscou.

Cependant nous avons eu l'occasion de visiter une communauté d'étudiants dans une école de mécanique.

Nous avons été l'objet d'une réception très cordiale de la part des étudiants russes. Ceux-ci nous ont donné un aperçu sommaire de l'organisation des études en U.R.S.S. 85 p.c. des étudiants sont ici ouvriers ou anciens ouvriers. Pour les premiers sont institués des cours du soir qu'ils suivent après leurs heures de travail.

La question des examens, très controversée dans notre pays nous a amené à demander quelques précisions sur la façon dont ce problème a été résolu en U.R.S.S. On nous a répondu que les candidats aux études supérieures subissaient une épreuve à l'entrée. Cette épreuve ayant lieu tous les 3 mois, les étudiants qui échouent peuvent toujours se présenter à une session suivante. Dès qu'ils sont admis, les étudiants ne doivent plus subir d'examen, le professeur jugeant de la capacité de l'élève au cours même des études.

Les étudiants sont l'objet de punitions et de récompenses d'ordre moral : leurs noms sont inscrits dans l'ordre de leur mérite sur un tableau divisé en catégories représentées chacune par une image caractéristique : une tortue, un cheval, un avion, etc...

Ce même système d'encouragement, dont je ne vois pas besoin de souligner la naïveté, est appliqué dans les usines. Les étudiants sont d'ailleurs assimilés aux ouvriers puisque comme eux ils reçoivent salaire.

Faire des études est un travail comme tout autre, et, à ce titre, rémunéré.

Les journées de cours sont de 9 heures dont 6 h. de théorie et 3 heures de pratique. Les étudiants ont la semaine de 4 jours; leurs vacances sont de 10 jours par trimestre et de 2 mois par an.

### DNIEPROSTROI

On a suffisamment parlé par ailleurs de ce géant de la grande industrie qu'est le barrage du Dnieprostroi pour que nous insistions ici sur les différents aspects de l'ouvrage et l'importance de ses dimensions.

Nous nous contenterons de rappeler que le barrage établi sur le Dnieper a pour but d'assurer la navigabilité du fleuve sur tout son cours, d'alimenter une puissante usine hydro-électrique destinée à la mise en valeur de toute la région. Le travail était en voie d'achè-

vement au moment où nous l'avons visité. On sait qu'il a été inauguré en octobre dernier.

Du Dnieprostroi, point limite de notre voyage vers le sud, nous avons gagné la frontière polonaise par Karkhow et Kiew.

Rien dans ces villes n'est venu contredire mes impressions précédentes, si ce n'est à Kiew une certaine apparence de vie plus aisée, de plus grand confort qui se traduit par plus de recherche dans la toilette, moins de raideur dans le mouvement, en un mot plus d'élégance.

Comme il est bien évident que la situation matérielle n'est pas meilleure ici que partout ailleurs, la cause d'un pareil état se trouve vraisemblablement dans la survivance d'anciennes habitudes dans une ville où la bourgeoisie était plus puissante.

Pendant notre séjour à Kiew nous avons visité un kolkhose situé sur le Dnieper à quelques kilomètres en amont de la ville. Les progrès de la collectivisation y ont été extrêmement rapides.

...En 1930, cinq familles seulement (les plus pauvres du village) s'étaient collectivisées; aujourd'hui les paysans indépendants y sont en très petite minorité.

Chaque paysan gagne 3 roubles par jour à titre d'avance sur le bénéfice réalisé qui est alors réparti entre les membres de la collectivité.

La visite trop rapide que nous avons faite à ce kolkhose ne nous a pas permis d'assister au travail effectif de la ferme. Ici, comme en bien d'autres cas, le temps dont nous disposions ne s'est pas accordé avec l'intérêt que la chose comportait.

Le lendemain nous quittons l'Union soviétique.

Le jeune soldat de l'armée rouge qui était monté dans le train à la douane soviétique laissait la place à un majestueux officier polonais, impressionnant de ventre et d'uniforme.

Mon voyage à travers l'Union Soviétique, tel que je viens de le reconstituer, beaucoup trop rapidement, en ces quelques articles est évidemment insuffisant à donner sur les manifestations de la vie de la Russie actuelle des renseignements complets.

Certains me reprocheront peut-être d'avoir insisté sur des détails sans importance pour me taire au sujet de réalisations beaucoup plus intéressantes de la Russie des Soviets. La place trop restreinte qui m'est réservée ici et le manque d'informations précises sur certaines questions justifient pour une grande part mon silence.

Pour le reste, la crainte de généralisations abusives et le souci de me taire sur ce que je n'ai pas vu sont les seules raisons des nombreuses lacunes que comporte cet exposé.

Je m'efforcerai donc, dans ce qui va suivre, de ne donner des réflexions personnelles que pour autant qu'elles m'aient été suggérées par une observation directe. Et tout d'abord une constatation d'ensemble qui se dégage de toutes les autres : l'Union soviétique est en parfaite santé, plus robuste que jamais elle parcourt victorieusement le chemin qu'elle s'est proposé.

Que ce chemin soit hérissé d'obstacles, personne en U.R.S.S. ne songe à le contester, et que ces obstacles soient aggravés ou parfois même provoqués par les erreurs des dirigeants: c'est ce qui ne me paraît pas douteux. Mais les bolchevistes reconnaissent ces erreurs et s'imposent à ce sujet une rigoureuse autocritique. Aussi bien cela fait-il les frais de certaine presse réactionnaire, voire de documentation anti-communiste, qui ne manque jamais une occasion de rapporter avec une joie triomphante les « aveux » des communistes chaque fois qu'elle découvre dans un journal soviétique un article qui souligne ces difficultés.

La vérité est que jamais on ne cherche à tromper le peuple; tout le monde sait que le Dnieprostroi est en retard sur le temps prévu pour sa construction; on peut voir partout en U.R.S.S. des statistiques déficitaires sur le plan quinquennal.

Ceci ne prouve rien, sinon que le gouvernement soviétique a souci de tenir le peuple au courant de la situation réelle, afin qu'il presse pleinement conscience des résultats de son travail et de l'effort à faire pour les améliorer.

Malgré cela, et en partie à cause de cela, les progrès sont considérables. On ne peut nier que, si même dans certaines branches de l'industrie le travail ne donne pas toujours les résultats prévus, les conditions dans lesquelles s'accomplit ce travail sont excellentes, que les usines possèdent toutes les installations prescrites par l'hygiène, que le repos des travailleurs est assuré par la semaine de 5 jours et la journée de 7 heures, que l'organisation médicale est satisfaisante, que les loisirs des travailleurs sont occupés sainement par l'institution des maisons de repos, des clubs ouvriers, des parcs de culture et de repos et

## «Moscou attaque»

« Le Populaire »... cela ne vous dit rien ? Torchon bi-mensuel pour la collaboration des classes, contre le bolchevisme ! Bétisier des Jeunesses Nationales ! Vous n'avez jamais lu ça ? Alors, il y a de l'espoir !

Ça paraît à Liège et c'est rédigé à Bruxelles. Ça crache, ça bave, ça rote, ça fulmine, ça vomit... mais surtout, ça rage, ça râle, ça sèche, ça stigmatise le rouge, ça rit jaune, ça porte la chemise noire... et après ça joue la Brabançonne. Au surplus, ça pue le vendu à plein nez. Inspiration ? « Moscou sans voile », de ce M. Douillet, dont on a oublié de faire un académicien. De M. Douillet le décoré, qui a si bien servi la Pa-atri-ille en calomniant l'U.R.S.S. et le peuple russe.

« Le Populaire » ! cette salive de vieux gâteux, cette émanation de curé, vend ses colonnes aux « bien pensants », pour qu'ils y chantent les louanges du Christ, de la Patrie et du coffre-fort — pour qu'ils y salissent (vas-y Basile !) l'U.R.S.S. et le communisme, sans d'ailleurs y comprendre un mot.

Quatre pages. La dernière, pour remplir, sans doute, est réservée à d'utiles conseils : la fécondité des lapins et leur engraissement; une maladie de la pomme de terre, un ravageur du chou (encore une invention de Malthus...), la méthode la plus saine de placer des perchoirs à poules, etc.

On y lit : « Estragon : ne produit pas de graines, et ce qu'on vend parfois pour (sic) n'est autre (abomination !) que l'estragon de Russie ».

Plus loin, cet avis laconique : « Navet : 4 ans ». On y apprend que beaucoup de vieilles poules ne pondent pas... Cet autre mot, au beau milieu du journal : Purinons.

Prendre les articles de ce torchon un à un, démontrer la grossièreté des mensonges, la falsification des statistiques et la mauvaise foi indiscutable des rédacteurs serait un jeu facile, mais un peu long.

Ils publient les extraits d'autocritique de la « Pravda », prouvant ainsi bien malgré eux que la liberté de presse n'est pas un vain mot en U.R.S.S. Ils publient des articles de la « Pravda », dis-je, mais qu'ils maquillent à leur façon, traduisant par peigne ce qui veut dire rateau, par rasoir ce qui signifie bêche, par rouble ce qui se lit kopek ou inversement suivant la nécessité, comptant le rouble à 20 fr. ou à 20 centimes selon qu'il s'agisse du prix du beurre et du pain ou du salaire de l'ouvrier et du plan quinquennal.

Remarquable, à gauche, qu'aux coopératives un ouvrier reçoit par mois moins de 300 grammes de farine, et, à droite, à propos des tramways, que le manque de place à l'intérieur des voitures est aggravé par le fait que tout le monde a les bras encombrés de produits obtenus à la coopérative.

Et, un jour qu'ils manquaient de copie, ils parlent de l'Allemagne qui arme, d'un record de yo-yo et de la fin de Nicolas II et de sa famille, avec une réflexion de Bossuet (sic) à

qu'enfin dans tous les domaines les réalisations sociales se multiplient et se perfectionnent.

D'un autre côté, n'est-il pas évident que l'économie soviétique a rendu l'ouvrier maître des moyens de production et lui assure le produit intégral de son travail. On dira sans doute que le travail de tous ne profite pas également à tous, que les salaires varient dans des proportions que nous connaissons rarement chez nous.

Ceux qui prétendent cela commettent l'erreur de confondre le salaire réel avec le salaire en roubles. Ils ne tiennent pas compte des différentes valeurs d'achat du rouble suivant qu'on l'échange dans une coopérative, dans un magasin d'Etat ou dans le commerce privé. Ils oublient que, d'une manière générale la répartition inégale des salaires est dans une très large mesure compensée par le fait que les bénéficiaires de salaires plus élevés doivent payer plus cher leur confort.

Cette inégalité ramenée à ses justes proportions est établie sur le mérite des travailleurs.

Tant pis pour ceux qui se font du communisme une idée trop primaire. Le temps n'est pas venu où chacun sera rétribué selon ses besoins et non ses capacités.

Actuellement l'idée du salaire égal subit une régression justifiée par l'importance de l'effort à fournir, obligeant le gouvernement d'exercer une politique d'encouragement. Pour ne citer que quelques exemples : dans le kolkhos que nous avons visité on tendait à substituer au salaire égal (en vigueur jusqu'alors) pour tous les paysans collectivisés un salaire établi sur le degré de production de chaque paysan; dans une usine de machines agricoles à Karkhow on travaillait à la pièce et autre manifestation de ce même esprit : le salaire des communistes n'est plus limité à 300 roubles.

Tout cela s'explique par l'ampleur même de la tâche que se sont imposée les Soviets. Il s'agissait avant tout de transformer cette colonie des Etats capitalistes qu'était la Russie d'avant-guerre en un pays économiquement in-

## Témoignages

Extrait des « Forces spirituelles de la Russie », conférence faite par M. Maurice Paléologue (ancien ambassadeur de France à St-Petersbourg), à Conferencia le 16 décembre 1931 :

« A travers tant de vicissitudes, après tant et de si cruelles désillusions, qu'est devenu le moujik ?

« Autrefois, un des signes les plus constants de son caractère était la docilité, la mansuétude, l'endurance, la résignation... »

« Aujourd'hui, quel contraste ! »

« Les gouvernants du régime soviétique... qui opèrent dans les villages sont vêtus comme des moujiks, s'expriment comme des moujiks, vivent comme des moujiks, parce qu'ils sont des moujiks. A les voir de si près, dans la mesquinerie de leur existence quotidienne, le paysan a perdu tout respect, toute superstition du pouvoir. Il ne considère plus le gouvernement comme une entité mystérieuse, inaccessible et terrifiante, mais comme une chose très simple, très facile à comprendre et qui, sous bien des rapports, dépend de lui ».

« Dans le cours de ses épreuves récentes, le moujik s'est beaucoup développé intellectuellement et il a pris une forte conscience de lui-même, de ses droits, de sa personnalité. Aussi ne se gêne-t-il pas de critiquer, même de provoquer les fonctionnaires soviétiques et d'invectiver contre eux. C'est aux séances du conseil municipal qu'il épanche le plus souvent ses colères, et l'on y entend parfois, à l'adresse de Moscou, des menaces furieuses.

« Hors de son village, il ne s'exprime pas moins librement. A cet égard, je vous citerai une observation très significative qu'un journaliste américain, de confession juive et d'origine russe, a publié dernièrement, au retour d'un voyage en Russie.

« Dans les trains, sur les routes, dans les marchés, dans les bureaux des Soviets, partout, j'ai entendu le moujik débâter et tonitruer contre ses maîtres actuels avec une violence inouïe. C'est comme si la Révolution n'avait pas seulement ouvert sa bouche, mais son cœur, et que toutes les impatiences, toutes les rages, toutes les rancunes, amassées en lui durant des siècles, jaillissent hors de sa poitrine... On voit ainsi apparaître, sur la scène russe, un homme nouveau, de proportions démesurées, avec une puissance nouvelle, une ardeur nouvelle, une audace nouvelle et, par-dessus tout, une intrépide résolution de se faire entendre (1) ».

(1) Hindus : « Humanity uprooted, (New-York 1932) p. 191 et suiv.

ce sujet

Bref, cette feuille de chou à la sauce Nothomb-Douillet CILACC, — mon coffre-fort — chéri, n'est, ce me semble, publié que dans un but utilitaire, que je vous laisse le soin de deviner.

VASSILI

dépendant, de transformer un Etat essentiellement agraire en un Etat industriel. Les communistes savaient que la seule promesse d'une prospérité future ne pouvait donner à ce peuple si profondément déchu par des siècles de servitude et un lourd atavisme de paresse et d'insouciance l'impulsion nécessaire à la mise en œuvre du gigantesque travail de libération. Ils devaient donc assurer une émulation plus grande entre les travailleurs en accordant des avantages matériels aux plus méritants.

Il restait beaucoup à dire sur les réalisations soviétiques dans tous les domaines. Mais chacune de ces réalisations devraient faire l'objet d'une étude particulière que je ne puis me permettre ici. Je me contenterai de rappeler que la suppression de l'analphabétisme dans des proportions considérables, l'émancipation complète de la femme, la protection de l'enfance, l'inexistence du chômage sont, à la base même du travail de production des succès éclatants du régime.

L'Union Soviétique, telle que je l'ai vue en août 1932, à la fin du premier Plan Quinquennal, se trouve dans une phase essentielle de son évolution.

Peut-être tout jugement actuel est-il prématuré. Mais de ce que les bolcheviks ont largement rempli le programme qu'ils s'étaient proposé on est en droit d'envisager l'avenir avec confiance.

Une des erreurs des détracteurs de l'U.R.S.S. est de nous présenter la situation actuelle comme définitive alors qu'elle n'est qu'une phase d'autant plus passagère d'une évolution que cette évolution est plus rapide.

Sans doute beaucoup de réalisations soviétiques sont incomplètes. La situation tant matérielle qu'intellectuelle est loin d'être parfaite, mais l'important est que l'U.R.S.S. poursuive sans défaillance son immense travail constructif. Ici encore, la grandeur de l'œuvre accomplie ne peut que confirmer mon optimisme quant au succès final de la Révolution.

Roger LEDENT

## Libre examen et Marxisme

« La majorité des libre-penseurs ne pen-  
se pas librement, pour la bonne raison  
qu'elle ne pense pas du tout ».

Anatole FRANCE.

Il nous a semblé devant le parti pris de nombreux étudiants et étudiantes en présence du marxisme, devant surtout leur ignorance quasi complète des questions sociales qu'un appel à la raison s'imposait.

On prétend dans certains milieux que le marxisme ou matérialisme est un dogme au même titre que les dogmes catholiques, ou encore que c'est une « doctrine » avec toute sa rigidité.

Nous ne qualifierons pas « d'idée » ce concept répandu surtout parmi les étudiants libéraux, pour la simple raison, qu'« idée » non vérifiée, ni examinée librement, elle constitue l'absurdité la plus grossière. Et de plus, c'est un organisme qui injurie de la plus belle façon le « libre examen » dont les étudiants libéraux s'inspirent si souvent.

Le libre examen qui est pour nous, l'étude de tous les phénomènes de la nature avec l'esprit libre de tout dogme, de toute croyance, de tout préjugé et qui demande encore le mépris de l'intérêt personnel au seul nom de la science et de la vérité, est en parfaite contradiction avec le « libre examen » libéral.

On sait que la science économique est surtout régie par le principe d'évolution et la plupart des économistes contemporains admettent que cette évolution est principalement basée sur le progrès technique. Cette reconnaissance qui fait du **substractum** économique le facteur déterminant de l'évolution historique, n'est en somme que la reconnaissance du **matérialisme historique** la doctrine célèbre et à peine contestée aujourd'hui par la sociologie.

Ansiaux lui-même ne reconnaît-il pas dans son traité d'économie politique

« C'est sous la pression des nécessités pratiques que s'élabore fragmentairement, se complète, se perfectionne cette organisation ».

Quelles sont ces nécessités pratiques? Ce sont principalement tous les besoins physiologiques, c'est le matérialisme de l'histoire.

La conception matérialiste de l'histoire en révolutionnant dans leurs fondements les hypothèses des théologiens des juristes et des politiques aboutit à cette affirmation qui pourrait servir de définition :

**« Que l'œuvre et l'activité humaine en général ne sont pas toujours une seule et même chose dans le cours de l'histoire, avec la volonté qui agit à dessein, avec les plans préconçus et avec le libre choix des moyens, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas une seule et même chose » avec la raison raisonnée.**

Bien plus, ce fût et c'est par nécessité que déterminé par des besoins et par des occasions externes, cette activité engendre une expérience et un développement des organes externes et internes.

« Parmi les organes il faut comprendre l'intelligence et la raison, résultat et conséquence, elles aussi d'expérience accumulées et répétées ».

Et nous nommes heureux ici de trouver appui et confirmation dans la biologie moderne: A savoir, que l'instinct et l'intelligence ne sont pas différents. L'expérience nous montre que l'animal naît sans instinct, mais avec l'intelligence, c'est-à-dire, qu'il possède le don d'abstraction, qu'il peut généraliser à même fin d'utilité.

L'oiseau apprend à chanter et à construire son nid, comme un chien ou un coq peut apprendre à compter (C. L'âme de bête. L. Verlaine.)

Tout est donc affaire d'éducation dans la nature, ce qui confirme bien la dialectique matérialiste, issue de la critique historique. Ainsi s'écroule irrémédiablement la philosophie de Bergson basée, elle, sur l'instinct et qui ne tient pas compte de ce que les travaux de Fabre, sur lesquels Bergson s'était basé, sont largement dépassés et réfutés.

Comment la biologie explique-t-elle l'intelligence? par le comportement déterminé, lui par des tropismes (orientation d'une riposte à une excitation donnée). Le comportement est l'enchevêtrement des tropismes d'ordre surtout physico-chimiques chez l'homme. L'organisme est donc esclave du milieu et de son hérité et l'éducation et les idées dérivent ainsi de facteur internes aussi actifs que ceux de l'hérédité.

Il y a donc peu de place au « libre arbitre » et nous pouvons conclure en confirmant la thèse matérialiste **l'homme est plus agi, qu'il n'agit.**

Nous sommes amenés ainsi à ne plus considérer comme philosophie que la philosophie matérialiste ou dialectique. Philosophie n'offrant aucune contradiction avec la science, mais qui est simplement un degré, une

forme un stade de la pensée par rapport aux choses qui entrent dans le domaine de l'expérience.

La philosophie est donc, ou une anticipation générique des problèmes que la science doit encore élaborer spécifiquement, ou un résumé et une élaboration conceptuelle des résultats auxquels les sciences sont déjà arrivées.

Par là la thèse matérialiste s'est chargée d'opposer, puis de substituer à ce mirage d'idées non critiques à ces idoles de l'imagination à ces effets de l'artifice littéraire, à ce conventionnalisme, les sujets réels ou les forces qui agissent positivement, c'est-à-dire, les hommes dans les circonstances sociales variées et circonstanciées sur un terrain naturel devenu artificiel par la technique. C'est l'entreprise scientifique donc révolutionnaire de la nouvelle conception qui objective et rend plus naturelle l'explication des processus historiques. Ces processus historiques qui s'effectuèrent, très souvent alors que les acteurs des événements: maîtres de l'état, peuples, sectes ou partis, n'eurent jamais jusqu'à la fin du siècle passé conscience de leur œuvre propre, si ce n'est à travers quelque enveloppe idéologique qui empêchait la vision des causes réelles.

Et ainsi Luther, comme les autres grands réformateurs, ses contemporains, se sut jamais comme on le sait aujourd'hui, que le mouvement de la Réforme était un mouvement de devenir du Tiers-état et une rébellion économique de la nationalité allemande contre l'exploitation de la cour papale.

L'Angleterre ne savait pas qu'elle adoptait l'Anglicanisme pour s'émanciper de la tutelle économique des papes.

L'Empire Romain qu'il croulait à cause d'un régime économique impossible, et d'une fiscalité trop grande.

La formation intégrale de l'homme dans le développement historique n'est plus désormais une donnée hypothétique ni une simple conjecture, c'est une vérité intuitive et palpable. Les conditions du processus qui engendrent un progrès sont désormais réductibles en séries d'explications et jusqu'à un certain point nous avons sous les yeux le schéma de tous les développements historiques morphologiquement entendus.

Tout le cours des choses humaines est une somme une succession de séries de conditions que les hommes se sont faites et posés d'eux mêmes par l'expérience accumulée dans leur vie sociale changeante, mais il ne représente ni la tendance à réaliser un but prédéterminé ni la déviation d'un premier principe de perfection et de félicité. Quand le manifeste de Marx déclarait que toute l'histoire jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire des luttes de classes, c'est-à-dire des luttes de l'esclavage, du servage et enfin du salariat contre les forces maîtresses, avec le développement progressif de la conscience de classe et que ce sont les luttes de classes qui sont la cause de toutes les révolutions comme aussi celle de toutes les régressions, il faisait deux choses en même temps. Il donnait au prolétariat les éléments d'une nouvelle doctrine et aux marxistes le fil conducteur pour reconnaître dans les événements embrouillés de la vie politique, les conditions du mouvement économique sous-jacent.

Lorsque Marx fait la critique de l'économie capitaliste, il ne rêve pas, mais il énonce ce qui doit arriver inévitablement par la nécessité immanente de l'histoire vue et étudiée désormais dans le fond de son infrastructure économique.

Rien d'étonnant dès lors si le matérialisme historique, méthode de recherche et d'analyse, tout en expliquant l'évolution antithétique de la société avec ses conséquences religieuses, scientifiques et morales, aboutit au socialisme scientifique ou marxisme qui n'est plus la critique subjective appliquée aux choses, mais la découverte de l'**autocritique** qui est dans les choses elles-mêmes.

La critique véritable de la société est la société elle-même qui, par les conditions antithétiques des contrastes sur lesquels elle repose, engendre d'elle-même en elle-même la contradiction et triomphe ensuite de celle-ci par son passage dans une nouvelle forme. Est-il nécessaire de rappeler la contradiction corporative à la naissance de la grande industrie? La contradiction actuelle du système économique général?

Tout, dans la nature, évolue vers une stabilité plus grande. L'humanité n'a vu cette stabilité atteinte que par une infime partie. Le progrès et la civilisation n'ont jamais été que le partiel privilège d'une classe. La préhistoire de l'humanité sera terminée quand tous les hommes auront atteint ce progrès et cette civilisation; chose impossible à réaliser en système capitaliste. Le résolvant des antithèses actuelles, c'est

donc toute la masse non évoluée: c'est le prolétariat que les prolétaires le sachent ou l'ignorent.

C'est dans ce passage de la critique de la pensée qui examine les choses du dehors et s'imagine pouvoir les corriger elle-même à l'intelligence de l'autocritique que la société exerce sur elle-même dans l'immanence de son propre processus, c'est en cela seulement que consiste la **dialectique de l'histoire** de Marx et d'Engels.

Le marxisme n'est donc qu'une méthode de recherche appliquée à l'économie actuelle. Il suffit de remarquer actuellement combien est confirmée la théorie des crises et celle des salaires énoncée par Marx. La crise actuelle n'est-elle pas la confirmation de ces crises qui deviennent de plus en plus fortes et de plus en plus terribles. Le capitalisme, par sa conquête de nouveaux débouchés, ne déchaîne-t-il pas la guerre? Les salaires ne diminuent-ils pas? Le chômage s'accroît-il?

La destruction des matières premières et la surproduction n'avaient-elles pas été prédites par Marx?

Marx n'écrivait-il pas, en 1863, dans un journal américain: « Le New-York Daily Tribune », un article où, analysant la pénétration du capitalisme en Chine, il disait:

« Dans ces conditions... on peut prédire avec certitude que la révolution chinoise jettera l'étincelle dans la poudrière du système industriel contemporain et provoquera l'explosion d'une crise générale depuis longtemps déjà préparée, qui se répandra à l'étranger et sera accompagnée, dans un avenir prochain, de révolutions politiques sur le continent. Spectacle original: alors que la Chine porte la révolte dans le monde occidental, les puissances d'Occident font régner « l'ordre » à Changhaï, à Nanking et aux extrémités du Grand Canal au moyen des navires de guerre anglais, français et américains ».

Cela n'est-il pas presque entièrement la réalité?

Ansiaux ne le nie point d'ailleurs et il écrit en parlant du manifeste: « Si l'on songe que ce remarquable exposé porte la date de 1847, il est impossible de ne pas reconnaître à son principal auteur, non seulement un don exceptionnellement pénétrant d'observation, mais une présence » ce générale ».

Le marxisme n'est évidemment pas une chronologie décrivant jour par jour les événements à venir. C'est une méthode de recherche que Lénine appliqua de telle façon que la révolution soviétique survint comme il l'avait envisagé. Marx apparaît ainsi non comme un « Dieu », mais comme ayant simplement le mérite scientifique d'avoir créé la critique historique. Et, par là, il peut figurer à côté des Lamarck, des Darwin, qui, eux aussi, eurent des méthodes.

Le malheur des marxistes c'est d'être révolutionnaires. Ils désirent accélérer l'établissement de la société qu'ils entrevoient comme la conclusion logique des antagonismes de classes. Société dont le processus ultérieur serait une évolution rapide, véritable et générale et non une évolution partielle à antithèses et à paradoxes.

« Ce n'est que dans un ordre de choses où il n'y aura plus de classes et d'antagonismes de classes que les révolutions sociales cesseront d'être des révolutions politiques. A la vieille société bourgeoise avec ses classes et ses antagonismes succédera une association dans laquelle le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous ». (Marx).

Et le marxisme qui résulte en ligne droite de la critique de l'économie et de la dialectique historique.

La science, au nom du libre-examen, ne permet pas de rejeter une théorie que sur preuve évidente de son erreur.

Les thèses marxistes sont confirmées, jusqu'à présent. Le libre-examen doit donc admettre le matérialisme jusqu'à preuve de son absurdité. **FREDDY WEYSEN.**

## CINEMA

Quoiqu'en l'éternité elle se pourrait bien faible, je crois à la poésie. Cette admiration ne peut que vous laisser indifférent, mais c'est sous ce symbole que je situe « Vampyr » et « La rue ». Contrairement aux dessins animés américains, fabriqués par l'usine cinématographique d'Hollywood, ce dernier film semble l'œuvre d'un homme et d'un style. Le rythme des images, délicat travail d'incisions et d'ajoutes, garde toute la bande, le charme spécial des rêves d'enfants.

Traité en partance vers les pays à 36 dimensions et des impossibles réalisables, la rue n'a cependant pas souffert cette élégance facile d'avoir sa fin en soi. Elle vit un thème actuel: la circulation. Comme les livres d'images pour la St-Nicolas, ce film se termine par une morale. Naïveté. Plutôt habileté suprême puisqu'on l'accepte sans sourire, sans sourire mais en applaudissant. Nouvelle victoire de l'U.R.S.S.

## Secours Rouge International

(Fédération du Brabant)

La répression bourgeoise a été d'une féroce violence il y a de nombreuses victimes.

La bourgeoisie prépare pour les prochaines luttes de la classe ouvrière une répression plus ample encore et avec plus de raffinement.

Par solidarité, pour soutenir et secourir les emprisonnés politiques et faits de grève

### ASSISTEZ TOUS A LA « Nuit Rouge »

le samedi 24 décembre (Réveillon de Noël), à « COOPERONS », 81, rue de Flandre, Bruxelles, à 8 heures.

Programme artistique. On dansera.

## LIBRAIRIE

### NOS LOISIRS

26, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES

Chèques postaux: 185.186 J. Mairlot, Bruxelles.

### SPÉCIALITÉS :

Ouvrages sur la sexualité

Revue nudistes

Littérature antireligieuse

### CATALOGUE ET

RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

### VISITEZ TOUS

l'Exposition  
documentaire  
et artistique

## Le Travail en Russie Soviétique

RUE D'ASSAUT, 6

du 6 au 20 décembre

Organisée par la Société  
pour les Relations Culturelles  
entre la Belgique  
et l'U.R.S.S.

L'Exposition est ouverte tous les jours et le dimanche, de 10 à 13 et de 15 à 20 heures.

Les Arts Graphiques, s.e.c., 201, ch. de Haecht, Schaerbeek-Bruxelles. — Gérant: J. Van Trier.

Editeur responsable: F. BEZOS,  
31, rue du Houblon, Bruxelles.

TOUS LES ETUDIANTS DOIVENT LIRE L'HEBDOMADAIRE

## LE ROUGE ET LE NOIR

NI ENCHAINE — NI DECHAINE — ECLAIRE — LIBRE — TOLERANT

L'ORGANE DES GENERATIONS MONTANTES

Contre	Une presse vendue et marchande...	Pour	Une vie nouvelle et équilibrée...
	Une politique à la petite semaine...		Une organisation rationnelle...
	Une littérature d'académie...		Une littérature constructive...
	L'abâtissement des masses.		La vérité et la justice...

En vente partout  
chaque mercredi  
UN Fr. le numéro

**BRUXELLES, 12, RUE DES COLONIES, 12**  
Abonnez-vous  
UN an: 45 francs.  
C. C. P. : 28-83-74  
Téléphone: 12.44.14

Les étudiants de l'U.L.B. bénéficient d'une réduction de 50 % sur le prix d'entrée des séances de la Tribune Libre de Bruxelles « LE ROUGE ET LE NOIR ». Programme des débats dans le journal.